

## GIAN KAISER

Gian Kaiser est né en 1937 à Samedan en Engadine. Maçon de métier et très habile en d'autres activités, il travaille en Suisse et à l'étranger. Actuellement il transite par le Valais et projette une nouvelle migration pour ses vieux jours.

De langue maternelle romanche, il écrit toutefois en français. L'écriture est une passion récente qui le comble de joie. Observateur et curieux, il raconte. Le premier tome de ses périples est prêt. Très jeune il voyage à travers l'Europe. Il descend le Rhône en radeau de fortune vers Marseille et la Camargue. Il traverse les Pyrénées vers Barcelone et le milieu artistique. Puis, il plante son bivouac à l'Acropole après avoir franchi les montagnes albanaises et aime une gitane à Skopje. Quelques chapitres à découvrir dans une prochaine édition.

GIAN KAISER

*Le ciel des sommets*

Par une nuit d'hiver glaciale, une ombre noire avance lentement à travers la haute neige. C'est une jeune femme emballée dans une longue robe protégée par un manteau en laine, une valise en carton à la main. Elle a enfilé des bas tricotés et de solides chaussures ferrées de clous et de tricounis. Après plus d'une heure de marche, elle frappe tout essoufflée à la porte de l'hôpital régional endormi.

Quelques contractions plus tard, un solide garçon en pleine santé lance son premier cri pour dire « je suis là, je suis l'aîné » !

– Il s'appelle comment ce poupon ? demande la sage-femme.

– Mais je... bon, heu, heu... appelez-le Giachem, comme son papa, bafouille la jeune maman.

Oui, j'ai un père. Seulement pour gagner un petit sou, il guide un groupe de touristes à ski et se trouve quelque part dans une cabane en montagne.

Le village entouré de hauts sommets est sillonné de ruelles pavées, bordées de maisons de plusieurs étages, peintes ou décorées de graffites. Les habitations, les écuries et les granges se mêlent aux ateliers des différents métiers et des commerces. Quelques demeures patriciennes affichent leur opulence de jadis. C'est dans ce décor que commence mon enfance harmonieuse et gaie au sein d'une famille d'artisans-artistes-poètes, liée à la nature. Un milieu modeste, mais doté d'une riche culture. Mon père et mon grand-père se perdent dans de gros livres, des atlas et des ouvrages de botanique. Ils écoutent aussi des opéras à la radio.

L'activité principale de ma mère consiste à allaiter ses bébés les uns après les autres et de rincer les drappes dans les eaux glaciales du lavoir. Maman a l'art de nous passionner par ses contes.

En été, nous nous mettons en route avec les voisines pour les grandes lessives. Un convoi de chariots défile jusqu'à la rivière. Le premier, plein d'enfants, est suivi par un autre, qui emmène des tas de linge sale et un tonneau de cendres. Les femmes à genoux au bord de la rivière frottent les draps et les étalent dans le pré pour qu'ils blanchissent et sèchent au soleil. Elles échangent aussi allègrement les derniers potins. Nous, les enfants savourons nos premiers ébats dans l'eau froide en criant notre joie de vivre.

Les dimanches en famille, nous escaladons les montagnes à skis ou à pied pour cueillir une fleur rare qui manque encore à l'herbier de mon grand-père.

Une enfance vraiment très épanouie.

Survient l'après-guerre. Mon père décide de partir en Suisse, en Suisse allemande chercher du travail. Pour un menuisier compétent, il doit bien y avoir des débouchés. Aussitôt, il se retrouve enfermé dans une usine importante à fabriquer des boîtes et des caisses à la chaîne pour l'armée. Ses collègues sont habitués à un rythme soutenu, alors que mon père artisan méticuleux souffre de ce travail sans âme.

Moi, je commence ma deuxième année d'école primaire, mon petit frère, la première. Suivent deux sœurs et un bébé. Cinq jeunes bouches à nourrir.

Six mois plus tard, mon père fait venir sa famille.

À mon grand soulagement, mes grands-parents nous gardent, mon frère et moi, au village pour achever cette année scolaire. Elle passe vite, bien trop vite. Jusqu'à cette époque-là, je peux dire que j'ai été un enfant heureux. Je suis très bon élève et j'ai des bons copains et des amoureuses. Je vais devoir tout quitter pour la prochaine rentrée.

Ma jeune tête rebelle refuse de vivre cette première migration. Je dis bien « la première », parce que bien d'autres vont suivre. Malgré tout, mon frère et moi rejoignons la famille. Maman est enceinte du sixième enfant, elle est morte de fatigue.

Le soir, mon père arrive vidé, frustré de l'ambiance et des tensions. Ne s'exprimant pas en dialecte, la langue de ses collègues, les relations sont difficiles. À cela s'ajoute une méthode de travail en série qu'il a beaucoup de peine à intégrer, car il la juge terne. Son salaire minable entretient un confort rudimentaire.

Ça gueule, ça pleure, mais nous sommes tous réunis. Nous habitons une vieille ferme entourée d'un jardin potager et d'un verger, équipée d'un atelier pour bricoler. Nous la louons à un riche paysan pour lequel nous travaillons à l'occasion.

Dehors, je ne comprends pas ce que l'on me dit et je déteste tout le monde. Écouter ces gens parler cet horrible langage me brouille l'estomac. Je connais bien quelques mots en vrai allemand, mais pas ces sons-là!

Mon frère et ma sœur fréquentent les petites classes à l'école du village. Quant à moi, je dois me rendre à la ville voisine pour la troisième.

Je fais une dizaine de kilomètres à vélo pour me présenter le premier jour à ma nouvelle école. Un maître de quatre-vingts ans passés est à la tête de cinquante-huit élèves et ne sait pas comment tenir ses moutons. Tout de suite, je repère la place idéale et tranquille près de la baie vitrée avec vue sur une partie de la forêt et sur les toits de la ville. Mon bonheur!

De ce mirador, j'admire les rouges-queues qui arrivent des terres lointaines pour construire leurs nids sous mes yeux. Les couples se forment et ensemble récoltent des brindilles. Comment sont-ils accueillis par les merles et les pies? Ont-ils des problèmes de langage et de grammaire? Pourquoi nous les hommes n'imitons pas leur vie sociale? Le coucou débarque, pose son œuf dans un nid spacieux et s'en moque. Pourquoi jouissons-nous de son chant sans nous demander d'où il vient et dans quelle langue il chante?

Mes camarades tentent de me poser des questions. Parfois j'ignore ce qu'ils disent ou n'ai simplement pas envie de répondre. À la récréation, ils se moquent de moi en criant :

– « *Cinqueli* », sale étranger qu'est-ce que tu cherches ici ? Rentre chez toi.

Ainsi commence la bagarre.

Les semaines passent et je fréquente de moins en moins la classe. Je passe mes journées dans les bois et erre dans les clairières. Je joue avec les fourmis et observe les scarabées. Et j'ai trouvé un ruisseau pour me baigner. Les jours de mauvais temps, je regagne mon pupitre près de la fenêtre.

Personne ne se préoccupe de mon absence ou de ma présence. Pour les calculs, je commence à comprendre. Mais quand il faut copier des textes au tableau noir, tout se gâte. Quand j'arrive à la troisième ligne, le maître lave déjà l'ardoise. Pour la lecture ? Je lis, mais ne comprends pas le sens des mots.

Maman me demande de temps en temps si je n'ai pas de devoirs.

– Non, non, tout va bien ! dis-je pour la tranquilliser.

Elle est bien assez occupée dans la cuisine à mettre plusieurs fois par jour un plat sur la table. Ensuite, elle lave le linge pour son mari et ses six bambins, elle coud des habits, tricote et raccommode non seulement pour nous, mais aussi pour les paysannes voisines. Elle est très habile pour retourner les cols usés des chemises de leurs maris. À la demande elle travaille pour notre propriétaire. Elle râtelles les foin et les regains ou ramasse les patates et les betteraves. Elle emmène le petit dernier et le dépose au coin d'un champ ; elle peut ainsi le surveiller et l'allaiter.

Un jour, elle prend son courage à deux mains et dit au propriétaire-patron :

– Mon salaire est bien maigre et je suis épuisée.

Il lui répond avec un large sourire :

– Soyez fière de pouvoir travailler pour un gros paysan prospère et, à votre âge, on ne doit pas connaître la fatigue.

Pour aller travailler, papa effectue quatre trajets par jour à vélo. Il rentre le soir triste et en sueur. La déprime s'installe. Les montagnes et son activité de guide lui manquent. Malgré sa mélancolie,

il distribue aux enfants les tâches du jardin, l'entretien des lapins, des poules et des canards. Il contrôle leur accomplissement et s'assure que les animaux sont bien nourris, que tout est propre. Il nous aime beaucoup.

Le samedi soir et le dimanche matin, je peux l'aider dans l'atelier. Je change le carreau d'une fenêtre, répare une chaise ou construis un petit meuble pour un voisin. En échange, il nous apporte discrètement un morceau de lard et du fromage emballés dans du papier journal et chuchote :

– Voilà une planche pour papa !

Cette économie parallèle est secrète. L'homme nous permet aussi de couper du bois dans sa forêt et son verger. La consommation de bûches pour la cuisine et le chauffage est considérable.

Le dimanche après-midi, toute la tribu se promène à travers la campagne. Chaque enfant remplit un sac avec le butin de saison, des champignons et des baies. Les épis de grains ou de maïs glanés après la moisson alimenteront nos animaux.

Un beau jour d'automne un cousin lointain et son épouse viennent nous visiter. Ils tiennent un commerce de sport et de pêche dans la capitale du canton. Mon père assomme le roi des lapins et maman prépare un gueuleton.

En conversant, le cousin nous explique qu'il a un urgent besoin de vers de terre pour répondre à la demande d'appâts. Les pêcheurs citadins en réclament une quantité. Rapidement, nous commençons à retourner la terre autour de la maison. Nous remuons le jardin, le poulailler, le fumier et le compost pour débusquer les précieuses bestioles. Les rouges, les blancs, les grands, les petits, les dodus, avec ou sans anneau, chaque espèce a un prix différent et ses amateurs.

Une semaine plus tard, même maman, munie de gants en caoutchouc, s'est mise à la chasse ; elle préfère creuser la terre plutôt que de ramasser les betteraves pour le riche paysan. Pendant les labours, toute la fratrie suit la charrue pour remplir de grosses boîtes en tôle de vers bien gras qui gigotent dans la terre fumante.

Le vendredi soir, sur ma bicyclette chargée de caisses et de boîtes pleines, je parcours soixante kilomètres aller et retour pour

livrer notre marchandise vivante. Tard dans la nuit, je rentre à la maison avec la récompense de notre travail commun, qui mettra du saindoux sur les épinards. Quand la récolte est abondante ou que la demande diminue, nous stockons les vers dans l'attente de commandes plus importantes.

Comme prévu, à la fin de l'année, je ne passe pas en quatrième. Je reste ainsi avec le même maître, dans la même salle, sur le même banc, mon banc préféré, mais avec mon petit frère à côté. Il tente de me stimuler et m'encourage à plus d'assiduité. Mais inutile. Je m'enferme toujours plus dans ma tour de rêves. Les bagarres avec mes camarades deviennent de plus en plus fréquentes, de plus en plus intenses. Un jour, trois gaillards entrent en larmes et en sang en classe. Une autre fois, avec l'aide de mon frère, nous démolissons cinq ou six grands élèves. Le maître exige que j'avoue tout à mon père. Je dois lui dire que je cherche constamment la bagarre et que j'entraîne mon petit frère sur le mauvais chemin. Il attend des excuses par écrit de mon papa.

Je ne sais pas ce que papa a écrit dans sa lettre, mais le vieux maître s'étonne que le père d'un garçon si débile et idiot puisse rédiger une magnifique lettre avec une si belle écriture. L'enseignant prend rendez-vous et, un samedi soir, il arrive à vélo chez nous. Il est tout étonné de trouver ma mère habillée de façon impeccable et entourée de six gamins lavés dans une maison propre et en ordre. Où tout le monde parle une langue étrangère. Mon père qui sort d'une déprime est très fier de sa famille. Le vieil instituteur reste bouche bée.

– Excusez ma curiosité, je n'ai jamais entendu cette langue. Dans quel pays est-elle utilisée?

– Mais Monsieur, répond dignement mon père en allemand correct, nous parlons le romanche ladin, la quatrième langue nationale! Mes enfants ont suivi leurs premières années scolaires dans leur langue maternelle. Ils connaissent les poètes d'Engadine!

Le maître se ressaisit et comprend enfin que je ne suis pas si débile que ça. Je refuse seulement de m'adapter à cette langue et à ce pays.

Malgré tout rien ne changera à l'école, ni les absences, ni les guerres.

Les écoliers nous provoquent de plus en plus et le sang coule souvent. Maintenant sans lettre d'excuse! Même en dehors de l'école, les occasions ne manquent pas et nous sommes toujours agressés. Ma sœur charge comme un bélier. Pour nous, ça devient un jeu et notre seule et unique défense sera de cogner.

Pour les vacances d'été, mon père nous prépare un bon plan de travail. En plus de la collecte des vers, il faut faire les foins et les engranger pour l'hiver, désherber le jardin à fond et laver les cages des animaux. Heureusement nous avons un nouvel ami un peu plus âgé que moi. Le seul copain du village. Comme ses parents travaillent les deux et sont souvent absents, il trouve un foyer d'accueil. Mes parents connaissant sa situation l'adoptent quasiment. Il passe la plupart de son temps chez nous, toujours prêt à nous aider dans nos tâches comme dans nos bêtises. Nous terminons rapidement les besognes, avec acharnement. Ainsi, il nous reste presque trois semaines de vacances libres. Je propose à mon père d'en profiter pour aller visiter mes grands-parents en Engadine. Il accepte.

Dans la fraîcheur de l'aube, notre copain, mon frère et moi, enfourchons des bicyclettes bien polies et graissées. Ce sont des vélos de type militaire, lourds et sans vitesse. Dans un petit sac à dos: une gourde et un peu de nourriture, de la confiture de maman, des poires et des pommes sèches, une couverture, une pèlerine et une carte routière. Le périple: quatre cents kilomètres y compris trois cols de montagne importants. La première journée pratiquement à plat, nous avançons fort bien. Pour la nuit, nous installons notre premier hôtel. Le long des routes se trouvent de grandes caisses en bois dans lesquelles les cantonniers gardent le gravier en prévision des routes enneigées. En été, elles sont souvent presque vides. Nos vélos, cachés derrière le caisson, un bâton pour maintenir le couvercle entrouvert pour avoir de l'air et les trois emballés dans notre couverture, nous y passons la nuit à l'abri du vent, de la pluie et de la vue des passants. Le matelas de gravier soulage nos courbatures.

La deuxième étape étant plus montagneuse, nous avons trouvé l'astuce de nous accrocher au pont d'un camion pour nous faire tirer une partie de la montée. Souvent, mon frère loupe l'occasion et cela lui coûte une forte pédalée et, à nous, en haut de la côte, une longue attente.

Le soir, à la limite de la neige, un doux tas de foin dégage un excellent parfum dans une petite écurie qui nous accueille pour un profond sommeil. Troisième étape et troisième col, le plus haut et le plus raide, nous le dominons en riant. De là-haut, il nous reste une belle descente jusqu'à mon village. Tard dans la nuit, nous arrivons chez nos grands-parents qui nous attendent avec une bonne soupe chaude aux légumes, du pain de seigle, du fromage et du lard.

Quelle joie, quel plaisir, après si longtemps, de me sentir chez moi parmi les miens et mon langage. C'est inexplicable! Mes grands-parents partagent cette émotion des retrouvailles. Nous avons tous la larme à l'œil. Dès le lendemain, comme dans le vieux temps, nous entreprenons de longues excursions sur les sommets, ce qui réjouit aussi notre ami qui découvre cette vie de montagnards. Tous nos parents et amis nous invitent pour raconter et entendre les dernières nouvelles de la plaine.

Vite, bien trop vite, nous devons reprendre la route du retour. Pour moi, celle de l'enfer. Là dans ma tête ou mon cœur, j'ai senti un changement. Ma décision est prise sans savoir encore comment la réaliser : je veux vivre ici.